

Jonathan Lemire

PORTRAITS DE PATRIOTES 1837-1838

Œuvres de Jean-Joseph Girouard

Jonathan Lemire

Portraits de patriotes

1837

1838

Œuvres de Jean-Joseph Girouard

Nouvelle édition revue et corrigée

vlb éditeur

**Jean-Joseph
Girouard,
patriote et artiste**



Fig. 2 Jean-Joseph Girouard
à l'âge de 14 ans.
BAnQ, P1, S7, P2, Collection
Lionel Audet-Lapointe, portrait
de Jean-Joseph Girouard,
photographie c. 1930, négatif
noir et blanc sur pellicule,
original créé en 1814.

Le notaire patriote de Saint-Benoît Jean-Joseph Girouard naît à Québec le 13 novembre 1794¹. De descendance acadienne, il est l'aîné des enfants et l'unique fils de Joseph Girouard, navigateur, et de Marie-Anne Baillairgé. En septembre 1800, son père meurt en mer et la famille de Jean-Joseph se réfugie chez son grand-père maternel où il demeure entre l'âge de 6 et 10 ans. En 1806, prise en charge par le curé Jean-Baptiste Gaten, la petite famille déménage à Sainte-Anne-des-Plaines, où elle réside jusqu'en 1811, moment où elle s'établit à Saint-Eustache. (Fig. 2)

Élève studieux, le jeune Girouard commence son stage de clerc en 1811 sous la direction de Joseph Maillou à Sainte-Geneviève. La même année, il prend pension chez le notaire Stephen Mackay à Saint-Eustache². Trop jeune pour participer à la guerre de 1812, il sert comme volontaire dans un corps de milice à Lachine et poursuit son stage de clerc avec Pierre-Rémy Gagnier à Saint-Eustache puisque Maillou est appelé sous les drapeaux. En novembre 1812, il sert à Montréal comme adjudant dans le bataillon de milice de Lavaltrie, sous le commandement du lieutenant-colonel Joseph-Édouard Faribault. À son retour de campagne, il termine son stage et reçoit sa commission de notaire, le 13 juin 1816, s'établissant ensuite à Saint-Benoît où il demeure jusqu'à sa mort. Il installe son bureau chez Jean-Baptiste Dumouchel, marchand. Le 24 novembre 1818, il épouse Marie-Louise Lamédèque dit Félix³, sœur du curé de l'endroit, Maurice-Joseph Lamédèque dit Félix⁴. Le couple n'a toutefois pas d'enfant. Girouard fait ensuite bâtir sa première maison en 1819 sur la rue Saint-Jean-Baptiste. Il poursuit parallèlement à ses affaires professionnelles sa carrière militaire. Ainsi, de l'automne 1821 au début 1828, il occupe le grade de capitaine au sein du bataillon de milice de la Rivière-du-Chêne.

Côtoyant les plus fervents réformistes du comté d'York, Girouard s'intéresse rapidement à la politique. Intellectuel militant, sa maison de la rue Saint-Jean-Baptiste accueille de nombreuses lectures publiques des journaux patriotes de l'époque. Les Ignace Raizenne, Félix-Hyacinthe Lemaire dit Saint-Germain, Jean-Baptiste Dumouchel, Luc-Hyacinthe Masson, Jacob Barcelo, pour ne nommer que ceux-là, y passent régulièrement. Girouard s'oppose d'abord au projet d'union du Haut et du Bas-Canada en 1822. Il participe ensuite à l'assemblée tenue à Saint-Eustache le 4 juin 1827, présidée par son collègue Ignace Raizenne⁵. Sa présence à ce rassemblement lui vaut d'ailleurs d'être destitué de son poste d'officier de milice par le lieutenant-colonel, député et coseigneur de l'endroit Eustache-Nicolas Lambert-Dumont. D'après Girouard, l'assemblée ne consistait qu'à « réclamer d'une manière légale et constitutionnelle, les droits de libres sujets anglais, et [à] se plaindre au Roi et son Parlement de divers actes de l'administration coloniale » et à « examiner la conduite publique des deux représentants du comté d'York, MM. [Lambert-]Dumont et Simpson⁶ ». Il passe ensuite devant une cour martiale présidée par ce même Lambert-Dumont, le 3 juillet 1828, à Saint-Eustache⁷.

À la suite du décès du D^r Jacques Labrie en octobre 1831, Girouard est élu député du comté d'York, lors de l'élection partielle du 20 décembre 1831 et devient vite partisan de Louis-Joseph Papineau. Il se lie aussi d'amitié avec Augustin-Norbert Morin, député de Bellechasse. En Chambre, le jeune député n'intervient que très peu et siège surtout à des comités chargés d'étudier des questions comme l'éducation.

Puis, afin de protester contre la spéculation et l'abus de concession de terres, il préside une importante assemblée à Saint-Benoît, le 21 juin 1832⁸. Deux ans plus tard, bien que soutenant les 92 Résolutions, Girouard se montre critique de leur nombre considérable⁹. Il participe néanmoins à plusieurs rassemblements de soutien aux 92 Résolutions. Il fait

1. Registre des baptêmes, mariages et sépultures à la basilique de Québec, acte de baptême de Jean-Joseph Girouard, 14 novembre 1794.

2. Émélie (Émilie) BERTHELOT-GIROUARD, « Les journaux d'Émélie Berthelot-Girouard », présentés par Béatrice Chassé dans le *Rapport de l'archiviste de la province de Québec*, 1975, p. 30.

3. Marie-Louise Lamédèque dit Félix (1780-1847), née à Montréal le 12 mai 1780, fille de Pierre-Paul Lamédèque (Larmédéc) dit Félix et de Louise Laselle (Lacelle). Elle est de 15 ans l'aînée de son époux. Décédée sans enfant à Saint-Benoît, le 2 avril 1847, d'une hémorragie cérébrale.

4. Maurice-Joseph Lamédèque dit Félix (1773-1831), né

à Montréal le 12 novembre 1773, fils de Pierre-Paul Lamédèque (Larmédéc) dit Félix et de Louise Laselle (Lacelle). Ordonné prêtre le 13 août 1797. Nommé vicaire à Trois-Rivières la même année, puis à Varennes en 1800. Curé de Saint-Benoît (1802-1831), où il s'éteint le 24 mai 1831.

5. *La Minerve*, 5 juin 1827.

6. « Le témoignage de Jean-Joseph Girouard », *Les Cahiers d'histoire de Deux-Montagnes*, vol. 11, n° 1, juin 1989, p. 36.

7. *La Minerve*, 7 juillet 1828.

8. *Le Canadien*, 9 juillet 1832.

9. BANQ, Fonds Famille Girouard et Berthelot, CLG4, P4, A6, Opinion de J.-J. Girouard sur les 92 Résolutions.

partie du Comité permanent du comté des Deux-Montagnes créé lors d'une assemblée tenue à Saint-Benoît, le 20 mars 1834¹. Il est aussi présent à une autre assemblée dont le leadership est controversé à Saint-Eustache, le 14 avril 1834. Il y prononce alors un discours critiquant publiquement les agissements de la clique seigneuriale eustachoise².

Avec l'insistance des plus importants leaders patriotes du comté, il se porte candidat lors de l'élection générale de 1834 avec William Henry Scott, marchand à Saint-Eustache. Les deux patriotes remportent une élection mouvementée face à leurs adversaires bureaucrates Frédéric-Eugène Globensky et James Brown qui se désistent le 14 novembre. Girouard est ensuite nommé premier vice-président de l'Union patriotique du comté des Deux-Montagnes durant une assemblée à Saint-Benoît, le 18 juin 1835³. Son nom apparaît ensuite sur l'invitation à un rassemblement organisé au même endroit, le 11 avril 1836⁴.

Afin de dénoncer les résolutions Russell, il planifie la grande assemblée de Sainte-Scholastique du 1^{er} juin 1837 lors de laquelle il prononce un discours. Par ailleurs, il y dénonce, par la première résolution qu'il propose, la partialité, la duplicité, les préférences d'origine et la corruption des ministres de la Couronne, de la Commission royale et de l'administration de la province, tout en exigeant un gouvernement responsable au nom de la « masse indépendante du peuple⁵ ».

Par la suite, il prononce des discours dans les circonscriptions des Deux-Montagnes, Terrebonne et Vaudreuil et participe à plusieurs séances du Comité permanent du comté des Deux-Montagnes. Le 15 octobre 1837, lors d'une assemblée à Sainte-Scholastique, il est nommé juge de paix pour la paroisse de Saint-Benoît⁶. Il se rend ensuite à la grande assemblée des Six Comtés tenue à Saint-Charles, le 23 octobre suivant, en tant que représentant des Deux-Montagnes⁷.

Finalement, lors de la dixième séance du Comité permanent du comté des Deux-Montagnes tenue à Saint-Benoît, le 5 novembre 1837, Girouard prononce un discours où il annonce qu'il proposera bientôt des dispositions additionnelles pour une meilleure organisation des tribunaux d'honneur et de conciliation établis en ce comté. Il prévoit aussi soumettre au comité de comté un « plan d'administration communal » pour la région⁸. Lorsque Amury Girod arrive dans le comté, Girouard lui offre l'hospitalité. Le 17 novembre, Girod écrit dans son journal que Girouard a donné tout son cœur et toute son âme pour la défense de son pays et de ses amis⁹. Girouard accueille plus tard les frères de Lorimier venus rejoindre leur famille dans le comté des Deux-Montagnes.

Le 21 novembre 1837, Girouard reçoit la visite du jeune Joseph-Napoléon-Azarie Archambault, qui le prévient de la tenue d'une convention générale à Saint-Charles le 4 décembre. Réunissant tous les chefs locaux de la région, Girouard convoque le 23 novembre le Comité des affaires militaires et des routes qui le désigne pour représenter le comté¹⁰. Les leaders reçoivent alors une lettre signée par le capitaine Glasgow les sommant de se rendre aux autorités. Pour sa part, Girouard « n'a pas d'objection à se rendre prisonnier ou à se défendre pour vaincre ou mourir avec ses amis¹¹ ».

Deux jours plus tard, Amury Girod, récemment arrivé dans la région, expose aux leaders patriotes du comté son projet de « marcher » sur Montréal. D'après lui, Girouard « voulait temporiser et le curé Chartier se mit de son côté » afin de demeurer sur la défensive¹². En fait, Girouard craint davantage une attaque des volontaires loyalistes de la région d'Argenteuil, à l'ouest du comté, à l'instar des affrontements qui avaient eu lieu lors de l'élection mouvementée de 1834. Il s'affaire donc à mobiliser les miliciens de la paroisse afin d'organiser la défense du village de Saint-Benoît et de résister à une éventuelle offensive¹³.

À la fin novembre 1837, sa tête est mise à prix pour 500 £, tout comme celles de William Henry Scott et Jean-Olivier Chénier. Le jour de la bataille de Saint-Eustache, le 14 décembre 1837, il est à visiter ses postes de garde quand on vient l'avertir

1. *The Vindicator*, 25 mars 1834.

2. *La Minerve*, 17 avril 1834.

3. *Le Canadien*, 6 juillet 1835.

4. *The Vindicator*, 1^{er} avril 1836.

5. *La Minerve*, 5 juin 1837.

6. *Ibid.*, 16 octobre 1837.

7. *Ibid.*, 30 octobre 1837.

8. *Ibid.*, 16 novembre 1837.

9. Amury GIROD, *Journal tenu par feu Amury Girod*, traduit de l'allemand et de l'italien, 1838, paru dans *Le Rapport de l'archiviste du Canada*, 1923,

p. 408-419. Ce journal est plutôt controversé et ses origines demeurent douteuses.

10. *Ibid.*, p. 126.

11. *Ibid.*, p. 127.

12. *Ibid.*, p. 129.

13. Philippe BERNARD,

Amury Girod. Un Suisse chez les Patriotes du Bas-Canada, Sillery, Septentrion, 2001, p. 173.

que Saint-Eustache est tombé et que Girod l'attend chez lui. En le voyant, il lui adresse quelques reproches cinglants. Les deux hommes ne se reverront plus. Girod quitte alors la région afin de trouver refuge à Rivière-des-Prairies où, cerné par des volontaires loyalistes, il se suicide le 18 décembre suivant. Girouard, quant à lui, prend le parti qui lui paraît le plus sage en engageant les habitants à se retirer chez eux et à demeurer tranquilles, après avoir fait disparaître leurs armes et leurs munitions. On conseille à Girouard de fuir, mais il hésite à quitter sa demeure, voulant préserver ses documents professionnels et l'*Histoire du Canada* de Jacques Labrie¹. Il décide de cacher le tout dans une vieille maison inhabitée, voisine de sa terre, mais la bâtisse et ses avoirs ne seront pas épargnés par les troupes de Colborne.

Guidé par Paul Brazeau, il prend la fuite vers l'Anse-aux-Éboulis, aux abords du lac des Deux-Montagnes. Il passe la nuit du 15 au 16 décembre dans le grenier d'un certain Payen en compagnie de plusieurs femmes de la région². Girouard traverse ensuite l'Outaouais, gagne Vaudreuil et se réfugie à Saint-Polycarpe chez un nommé Lanthier, sur la côte Saint-Emmanuel. En apprenant la capture des familles Masson et Dumouchel, il décide de se constituer prisonnier et de partager leur triste sort. Il se dirige donc à Coteau-du-Lac, où il se rend au colonel John Simpson après lui avoir écrit le 25 décembre dans le but de faire assurer sa protection jusqu'à Montréal.

Jean-Joseph Girouard est incarcéré à Montréal, le 26 décembre 1837, où il est mieux traité que ses compagnons, bénéficiant d'une cellule privée munie d'un lit. On lui refuse toutefois pendant un certain temps le droit de communiquer avec les autres détenus, particulièrement Wolfred Nelson. En prison, il tient une importante correspondance et lit beaucoup. Vers la fin de juin 1838, il refuse de signer l'aveu de culpabilité qu'on lui soumet et qui l'aurait mené en exil aux Bermudes avec huit autres patriotes. Il est finalement libéré le 16 juillet, moyennant le versement d'une caution de 5 000 £.

En raison de son implication en 1837, il est à nouveau incarcéré le 4 novembre 1838. Il est alors détenu dans la même cellule que Louis-Hippolyte La Fontaine, Joseph-Amable Berthelot (fils) et Amable Berthelot. Il est finalement élargi le 27 décembre de la même année. À son retour à Saint-Benoît, il est presque ruiné. Il fait néanmoins reconstruire sa maison en 1839, où il demeure avec la famille de Félix-Hyacinthe Lemaire dit Saint-Germain jusqu'en 1847. En septembre 1842, le ministère Baldwin-La Fontaine lui offre un poste au sein du gouvernement réformiste. Il décline poliment la nomination pour raisons de santé.

Après le décès de sa femme en 1847, il épouse en secondes noces Marie-Émilie Berthelot³ à Saint-Eustache, le 30 avril 1851. D'une quinzaine d'années sa cadette, elle est la fille de Joseph-Amable Berthelot (père), influent notaire de Saint-Eustache et ami du patriote portraitiste. Le mariage a lieu à 4 heures du matin afin d'éviter tout risque de charivari. Augustin-Norbert Morin est le témoin du patriote tandis le père de la mariée remplit la même fonction pour sa fille. Le couple a trois enfants : Perpétue⁴, Joseph⁵ et Jean⁶. (Fig. 3)

1. À ce sujet, voir Jonathan LEMIRE, *Jacques Labrie. Écrits et correspondance*, Sillery, Septentrion, 2009.
2. Béatrice CHASSÉ, « Le notaire Girouard, patriote et rebelle », thèse de doctorat ès lettres, Sainte-Foy, Université Laval, 1974, p. 291.

3. Marie-Émilie Berthelot (1816–1896), née à Saint-Eustache le 1^{er} août 1816, fille du notaire Joseph-Amable Berthelot et de Marie-Michelle Hervieux. Sœur cadette de l'avocat Joseph-Amable Berthelot. Elle fait ses études primaires à l'école des filles du D^r Jacques Labrie du 1^{er} mai 1823 au mois de juillet 1827. Devenue veuve, elle s'établit à Ottawa

chez sa fille Perpétue en 1879. De retour à Saint-Benoît, elle réside ensuite à l'hospice d'Youville (1888–1892). Elle se retire à Montréal chez les sœurs de la Providence, où elle s'éteint à l'hospice Gamelin, le 15 décembre 1896.
4. Perpétue Girouard (1852–1888), née à Saint-Benoît le 30 janvier 1852, elle est la sœur jumelle de Félicité, qui meurt le jour même. Elle fait des études au couvent de Sainte-Scholastique (1860–1861), puis au couvent des dames du Sacré-Cœur au Sault-au-Récollet. Épouse Odilon Dacier, pharmacien (Saint-Benoît, 7 février 1872), fils de Joseph Dacier et de Sophie-Aglé Tassé. Réside

à Saint-Benoît jusqu'en 1873, puis à Ottawa, où elle décède le 19 juin 1888.

5. Joseph Girouard (1854–1933), né à Saint-Benoît le 8 avril 1854. Son parrain est Joseph-Amable Berthelot (fils). Il fait ses études classiques au Collège Saint-Sulpice (1865–1873) avant d'être reçu notaire à Québec, le 16 mai 1877. Il épouse Célanire Plessis-Bélair (Saint-Eustache, 19 août 1879), fille de Daniel-Alphonse Plessis-Bélair et de Mélanie Laviolette. Député conservateur du comté des Deux-Montagnes à la Chambre des communes, (1892–1896). Il décède à Montréal le 29 mars 1933.

6. Jean Girouard (1856–1940), né à Saint-Benoît le 7 mars

1856. Il fait des études au Collège Saint-Sulpice (1868–1876), puis à l'École de médecine et de chirurgie de Montréal, avant d'être reçu médecin le 24 mars 1879. Épouse Marie-Lydia Laviolette (Montréal, 15 mai 1883), fille de Joseph-Gaspard Laviolette et d'Antoinette-Corinne Bédard. Nommé conseiller législatif de la division De Lorimier (1897–1936). Impliqué à Longueuil dans le tramway et au sein de la commission scolaire. Membre de l'Ordre des forestiers catholiques et membre fondateur du Club Lemoyne.



Fig. 3 Les trois enfants de
Jean-Joseph Girouard et
Émélie Berthelot: Perpétue,
Joseph et Jean Girouard.
BAnQ, P545, S3, SS1, P11, Fonds
Famille Girouard et Dacier.

Pour les dommages subis durant les troubles de 1837, Girouard réclame 2 409 £ à la Commission des pertes. On ne lui octroie que 924 £, qui lui servent à fonder l'Hospice d'Youville, maison de charité de Saint-Benoît inaugurée le 9 novembre 1854.

Le « Père des pauvres », comme plusieurs habitants de la région le surnomment, meurt vraisemblablement de la tuberculose le 18 septembre 1855 à Saint-Benoît. Il est inhumé dans la chapelle qu'il a lui-même inaugurée.

2

GIROUARD, ARTISTE

Dans le premier tiers du XIX^e siècle, au Bas-Canada, « les portraits devaient ressembler aussi exactement que possible au modèle¹ ». Certains artistes sortent du lot pour la qualité de leurs œuvres. Jean-Joseph Girouard est du nombre.

L'arrivée soudaine des rébellions de 1837–1838 bouleverse sensiblement l'art pictural. « En effet, plusieurs militaires-artistes participèrent à l'écrasement de la révolte. C'est notamment le cas de Charles Beauclerk. Au même moment, quelques-uns parmi les patriotes emprisonnés (Robert-Shore-Milnes Bouchette, Jean-Joseph Girouard) découvrirent dans le dessin un loisir forcé². » Au XX^e siècle, plusieurs historiens canadiens de l'art se pencheront d'ailleurs sur la production du notaire patriote de Saint-Benoît. Mieux connu comme le député patriote du comté des Deux-Montagnes durant les rébellions de 1837–1838, Jean-Joseph Girouard n'en est pas moins un artiste au talent sous-estimé. Bibliophile, mélomane, amateur d'art et portraitiste exceptionnel, il hérite vraisemblablement ses dons de sa famille maternelle, les Baillairgé.

Bien avant sa naissance, son père, Joseph Girouard, œuvre auprès de Jean Baillairgé, menuisier, sculpteur et architecte, grand-père maternel de Girouard³. Jean Baillairgé est le premier d'une longue lignée d'architectes, de sculpteurs et de peintres actifs au Québec durant cinq générations jusqu'au XX^e siècle. À la suite du décès de son père, le jeune Jean-Joseph réside avec sa mère avec les Baillairgé, de 1806 à 1811⁴. C'est peut-être à cette époque qu'il commence à s'intéresser au plaisir du dessin, apprenant notamment « les règles du cubage⁵ ». Il se souviendra plus tard « avoir vu ses oncles, François et Pierre-Florent, penchés sur leur chevalet pendant qu'il s'essayait lui-même, presque comme un jeu, aux divers travaux exécutés dans l'atelier des Baillairgé⁶ ». Il côtoie aussi son cousin Thomas Baillairgé⁷, récemment sorti de l'atelier de Louis Quévillon, à Saint-Vincent-de-Paul (île Jésus), auprès duquel il s'initie au dessin, à l'architecture et à la sculpture⁸.

Après le décès de son mari en 1800, Marie-Anne Baillairgé fait la rencontre de Jean-Baptiste Gatien, curé de la paroisse de Sainte-Famille, qui lui offre de devenir la gouvernante de son presbytère de l'île d'Orléans. C'est sous sa tutelle que Girouard fait ses études élémentaires, ne manquant pas d'intérêt pour la musique, la peinture, l'architecture, la physique et les mathématiques. Avec le curé Gatien, la famille Girouard s'installe ensuite à Sainte-Anne-des-Plaines, puis Saint-Eustache, pour se fixer définitivement à Saint-Benoît, au nord de Montréal. En 1812, après s'être enrôlé dans un corps de volontaires à Lachine dans le contexte de guerre qui oppose l'Angleterre, donc le Canada, aux États-Unis, il sert à Montréal comme adjudant au sein du bataillon de milice de Lavaltrie. « Au moins deux aquarelles remontent à cette époque : le portrait de Louis-Édouard Hubert⁹ (1766–1842) (dont l'aquarelle a été peinte au camp de

1. Colin M. COATES, *RHAF*, vol. 47, n° 3, 1994, p. 411.

2. *Ibid.*, p. 412.

3. Jean Baillairgé (1726–1805), maître charpentier, sculpteur, menuisier et architecte. Fils de Jean Baillairgé, charpentier, et de Jeanne Bourdois. Il épouse Marie-Louise Parent (Québec, 1^{er} juin 1750). Arrivé de Nouvelle-France en 1741, il réalise plusieurs sculptures pour des églises de la

région de Québec, notamment pour la cathédrale Notre-Dame. Père de François Baillairgé et grand-père de Thomas Baillairgé.

4. LAURIN, *op. cit.*, p. 5.

5. BERTHELOT-GIROUARD, *op. cit.*, p. 22.

6. Béatrice CHASSÉ, « Girouard, Jean-Joseph », *DBC*, vol. VIII.

7. Thomas Baillairgé (1791–1859), architecte, sculpteur, peintre et homme politique. Fils de François

Baillargé et de Josephte Boutin. Considéré comme l'un des plus éminents concepteurs d'églises du XIX^e siècle au Québec. Petit-fils de Jean Baillairgé.

8. Émile VAILLANCOURT, *Une maîtrise d'art en Canada*, Montréal, G. Ducharme, 1920, p. 86.

9. Louis-Édouard Hubert (1766–1842), fils de Pierre Hubert, inspecteur des bois de construction, et de Marie-

Josephte Chartier. Étudie à Montréal et au Petit Séminaire de Québec. Établi à Saint-Denis, il est élu député de Richelieu en 1800 et devient lieutenant quartier-maître dans la milice canadienne. Il épouse Cécile Cartier (Saint-Antoine-sur-Richelieu, 22 novembre 1796), et a pour fils René-Auguste-Richard Hubert, aussi portraituré de Girouard.

La Prairie en 1813), capitaine, quartier-maître de milice à Saint-Denis, et membre du parlement pour le comté de Richelieu, de 1801 à 1805, ainsi que celui de trois miliciens¹. » Le Musée national des beaux-arts du Québec lui attribue un dessin de pastel sur carton du lieutenant-colonel Pierre-Ignace Malhiot² en 1813.

C'est durant ses heures de repos, alors qu'il siège comme député à Québec, qu'il en profite « pour portraiturer les membres de la famille Baillairgé, ainsi que plusieurs de ses collègues et amis³ » : une dizaine de portraits faits en 1835. Parmi les dessins de membres de sa famille, qui furent notamment en possession de l'avocat Louis de Gonzague Baillairgé⁴, cousin germain de Girouard, on retrouve Marie-Louise Cureux de Saint-Germain, Marie-Anne Baillairgé, Marie-Félicité Baillairgé, Jean-François-Xavier Baillairgé, Pierre-Théophile-Ferdinand Baillairgé, Marie-Agathe Baillairgé, Louis de Gonzague Baillairgé, Marie-Louise Lamédèque dit Félix, Thomas Baillairgé (Fig. 4), Charlotte-Janvrin Horsley (Morsley) en plus d'un autoportrait en écolier⁵. La production picturale de Jean-Joseph Girouard est principalement réalisée dans le cadre des troubles de 1837-1838, notamment pendant sa première incarcération à la prison du Pied-du-Courant (Fig. 5). En effet, sous les verrous, du 26 décembre 1837 au 16 juillet 1838, Girouard réalise environ 75 portraits (connus), dont 70 de ses compatriotes prisonniers politiques⁶. On retrouve parmi les autres œuvres produites notamment les portraits du géôlier Charles Wand, du teneur de livre et assistant-geôlier Pierre-Jacques Beaudry et de l'éditeur new-yorkais William Hayward.

Il fait parvenir à son épouse quelques portraits de ses compagnons d'infortune établis dans la région des Deux-Montagnes : celui réunissant Jean-Baptiste Dumouchel et ses fils Hercule et Camille, celui des deux Joseph Robillard (père et fils), celui de Pierre-Auguste Labrie, fils de son défunt ami, le D^r Jacques Labrie, celui de Jean-Olivier Chénier, dessiné par André Jobin et dédié à sa veuve, Zéphirine Labrie, ainsi que celui des frères Luc-Hyacinthe et Damien Masson adressé à leur mère, Louise Choquet(te)⁷. Le 16 janvier 1838, il écrit ces quelques mots à sa femme : « Si, parmi mes effets qui n'ont pas été pillés ou brûlés, vous pouviez trouver mes quatre boîtes de pastels et le rouleau de papier gris ou roux fait de bourre de soie exprès pour ces crayons, il faudrait m'envoyer cela dans une boîte bien close et dans du fourrage. Je m'en amuserais bien ici où j'essaierais à faire quelques portraits⁸. »

Jean-Joseph Girouard s'adonne aussi à l'écriture derrière les barreaux. En février 1838, il rédige une « Chanson par un prisonnier politique⁹ » sur l'air de « Toi qui me fis connaître » :

Dans ces murs homicides
Gardés par nos tyrans
De ces liberticides
Nous comptons les instants.
Amis de la Patrie,
L'espoir n'est pas perdu ;
Du pays le génie
N'a pas été vaincu
Ah ! Ah ! Ah !

1. LAURIN, *op. cit.*, p. 5.

2. Pierre-Ignace Malhiot (1768-1817), fils de François Malhiot et d'Élisabeth Gamelin. Il est nommé lieutenant-colonel au sein du deuxième bataillon de la milice d'élite et incorporé le 17 octobre 1812 à la Division de Saint-Ours le 16 mars 1812, puis nommé major le 27 août 1813 et licencié en mars 1815. En 1804, il épouse Marie-Josephte Boucher de La Bruyère, puis en secondes noces Angélique Pothier en 1813.

3. LAURIN, *op. cit.*, p. 8 et 18.

4. Louis de Gonzague Baillairgé (1808-1896), avocat, homme d'affaires et philanthrope. Il est le fils

de Pierre-Florent Baillairgé et de Marie-Louise Cureux dit Saint-Germain. Il fait ses études au Petit Séminaire de Québec (1822-1830) et apprend le droit sous la tutelle de Philippe Panet, puis sous celle de René-Édouard Caron. Il reçoit sa commission d'avocat le 5 novembre 1834 et est admis au Barreau le 12 octobre 1835, avant de s'associer au même Caron de 1844 à 1853. Il est par ailleurs conseiller de la reine (1863) et bâtonnier du Barreau de Québec (1873). Il est considéré comme l'un des plus riches citoyens de la ville de Québec. Il prend part à la fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste de

Québec en 1842, puis à celle de l'Institut canadien en 1848. Il est par ailleurs le propriétaire du fameux drapeau de Carillon. Louis de Gonzague Baillairgé est décédé à Québec.

5. George Frederick Georges-Frédéric), BAILLAIRGÉ, Jean-Joseph Girouard, 1795-1855. *L'ancien député du comté du Lac des Deux-Montagnes, un des prisonniers politiques de 1837-38 [...]*, Joliette, Bureaux du bon combat, du couvent et de la famille, 1893, p. 93-94.

6. Diane TARDIF-CÔTÉ, « Portraits des Patriotes de 1837-1838, par Jean-Joseph Girouard (1795-1855), *L'archiviste*, BAC, vol. 12,

n° 1, janvier-février 1985, p. 11.

7. BAnQ, Centre d'archives de Montréal, CLG4, Fonds Familles Girouard et Berthelot, lettre de Jean-Joseph Girouard à Marie-Louise Lamédèque dit Félix, 9 mars 1838.

8. *Revue d'histoire de l'Amérique française (RHAF)*, lettre de Jean-Joseph Girouard à Marie-Louise Lamédèque dit Félix, 16 janvier 1838, vol. 7, n° 1, p. 110-112.

9. BAnQ, P345/13, P 1/A, 30, lettre de Luc-Hyacinthe Masson à Ludger Duvernay, 18 août 1839.

Ah! Ah!
Qu'en vain le sang des braves
Ne sois pas répandu.

Relève, ô ma Patrie
Ton front cicatrisé.
Par une armée impie
Ton Dieu fut outragé.
Le meurtre et le carnage
Pour ces cruels guerriers,
La flamme et le pillage
Ont été les lauriers.
Oui, oui, oui
Oui, oui.
J'en ai le doux présage
Oui, nous serons vengés.

Dieu des peuples du monde,
Toi qui juges les rois
Ta sagesse profonde
Règle tout sous tes lois :
Fais qu'un jour plus prospère
Délivre tes enfants.
En toi le peuple espère,
Renverse nos tyrans.
Ah! Ah! Ah!
Ah! Ah!
Écoute ma prière
Ne la rejette pas.

À sa sortie de prison, il retourne à Saint-Benoît et constate la dévastation de son village. Perpétrés les 15 et 16 décembre 1837 par les troupes régulières et volontaires du général John Colborne, ces ravages sont esquissés par Girouard dans un célèbre dessin des ruines du village, plusieurs fois lithographié. (Fig. 6)

Durant la seconde insurrection, Girouard est détenu de nouveau au Pied-du-Courant du 4 novembre au 27 décembre 1838. Durant cet internement, il dessine les profils de 15 autres compatriotes dont ceux d'Amable Badeau, Amable Berthelot, Joseph-Amable Berthelot (fils), François Bourassa, Jean-Baptiste-Henri Brien, Édouard-Raymond Fabre et Charles Gouin.

Derrière les barreaux, Girouard continue de mener une vie active. Il réussit à se pourvoir d'une petite table qui lui sert de bureau et Adèle Berthelot, épouse de Louis-Hippolyte La Fontaine, lui procure des crayons et du papier à dessin. Il tient là son office de notaire et son atelier de portraitiste. Des amis viennent lui demander de faire leur portrait qu'il exécute avec une habileté certaine. Il multiplie les conseils, écrit des lettres, y compris des lettres personnelles destinées aux familles et souvent accompagnées du portrait du détenu¹.

Au dire de Clément Laurin, « presque tous les portraits des patriotes sont dessinés sur du papier aussi mince qu'un papier de soie. Souvent des marques de cire à cacheter indiquent l'emploi d'enveloppes usagées². Au haut d'un bon nombre, des trous d'épingle laissent croire que ces portraits ont été suspendus à un mur³ ».

Quelques-uns de ses acolytes font eux-mêmes parvenir leur propre portrait à leur famille. C'est le cas de Siméon Marchesseault qui, le 26 mars 1838, envoie une lettre à son épouse, Judith Morin, à laquelle il joint son portrait réalisé par le notaire de Saint-Benoît⁴. « Si [...] Jean-Joseph Girouard a réalisé des doubles de certains de ses portraits pour remettre aux familles des prisonniers, il est probable que la majorité d'entre eux ont été

1. CHASSÉ, *loc. cit.* C'est elle qui souligne.

2. Il en va « ainsi pour quatre portraits, au moins, tracés

au début de son incarcération ». (LAURIN, *op. cit.*, p. 18).

3. LAURIN, *op. cit.*, p. 8.

4. Siméon MARCHESSEAU, *Lettres à Judith. Correspondance d'un patriote exilé*, Sillery, Septentrion,

coll. « Les cahiers du Septentrion », introduction et notes par Georges Aubin, 1996, p. 34.

détruits ou perdus, mais il n'est pas impossible que certains réapparaissent. Cependant, comme aucun des portraits des patriotes par Girouard ne semble avoir été signé, seuls les initiés sauront les reconnaître¹.»

Neuf ans après les événements insurrectionnels, Jean-Joseph Girouard dépose une réclamation à la Commission des pertes chargée d'étudier les demandes des habitants ayant subi des dommages durant les rébellions de 1837–1838. Le 14 février 1846, il déclare ainsi la perte de « plus de 20 portraits de famille et autres à l'huile et au pastel, cadres dorés, dont quelques-uns ont été rachetés des soldats, mais sont très endommagés² ». Dans ce même inventaire, il déclare la perte de deux ouvrages de l'artiste français Claude-Henri Watelet³ : le *Dictionnaire des arts de peinture, sculpture et gravure* (1792) et le *Dictionnaire des beaux-arts* (1783–1791) qui dénotent l'intérêt marqué du député des Deux-Montagnes pour les diverses techniques artistiques. Par ailleurs, il semble avoir été en possession d'un impressionnant inventaire d'instruments artistiques. Entre autres choses, il réclame au gouvernement la perte des articles suivants :

Sept boîtes de pastels assortis, 2 boîtes de crayons nuancés, papier de bourre de soie pour le pastel, estampes, cadres et toiles, 2 boîtes de couleurs à l'eau, coupes, marbres et molettes, pinceaux à l'huile et à miniature, palettes d'ivoire, porphyre et spatules. [...] Quatre tableaux à l'huile d'environ 27 pouces représentant les quatre Docteurs de l'Église, par M. de Beaucourt⁴, saint François par Salvador Rosa⁵, saint Jean-Baptiste et l'Enfant-Jésus, pendentifs encadrés, Études d'après Raphaël. 4 gravures encadrées, batailles d'Alexandre Le Grand, d'après Le Brun⁶, une belle Tête de Saint Jérôme expirant, d'après le Dominicain, et plusieurs autres gravures⁷.

Jean-Joseph Girouard possède en outre à son domicile de Saint-Benoît un « damier vernissé avec dames tournées », un piano (d'abord perdu à la suite des troubles, puis retrouvé brisé le 6 janvier 1838), une guitare anglaise et bien d'autres effets à caractère artistique.

Amateur de peinture, Girouard écrit même à La Fontaine, alors en voyage en Europe, afin qu'il lui ramène une reproduction de *La Vierge à l'enfant*, du peintre Raphaël. En 1847, il achète le *Livre d'orgue de Montréal*, « le plus volumineux manuscrit de musique d'orgue française de l'époque de Louis XIV à avoir survécu dans le monde⁸ ». Cette acquisition exceptionnelle n'est pas fortuite, puisqu'en 1844, Girouard était déjà propriétaire d'un bel orgue harmonium importé de France au coût de 100 £. D'ailleurs, d'après Émilie Berthelot, sa seconde épouse, il ne peut se passer de musique et sa maison de Saint-Benoît demeure un havre culturel et artistique sans égal dans la région. Les murs de la résidence familiale sont littéralement tapissés de portraits de famille, comme en témoigne Émilie Berthelot dans son journal, « presque tous les appartements, surtout le salon, étaient entourés de jolis cadres de parents et amis, faits au pastel par M. G.[irouard]⁹ ».

C'est aux côtés de sa seconde femme que Jean-Joseph Girouard fait le projet de fonder une maison de charité à Saint-Benoît, qui verra finalement le jour en 1854. Connue sous le nom d'Hospice d'Youville, cette institution voit ses plans dessinés par son bienfaiteur lui-même, tout comme l'ornementation de la chapelle attenante. Ainsi, la carrière d'artiste de Jean-Joseph Girouard n'a d'égal que son dévouement social et politique.

1. TARDIF-CÔTÉ, *loc. cit.*, p. 12-13.

2. Bibliothèque et Archives Canada (BAC), Feddocs, Lower Canada Rebellion losses claims 1837–1855, volume 3796, n° 1140, 45 p., réclamation de Jean-Joseph Girouard, 14 février 1846.

3. Claude-Henri Watelet (1718–1786), artiste français, homme de lettres, peintre, aquafortiste, graveur, collectionneur, critique artistique, poète et auteur dramatique.

4. François Malepart

de Beaucourt (1740–1794), est un peintre né à La Prairie, fils du peintre Paul Malepart (Malepart) de Grand Maison, dit Beaucourt, et de Marguerite Haguenier. Il est le premier peintre canadien à avoir étudié la peinture en Europe. Il est nommé à l'Académie de Bordeaux en 1784. Il meurt à Montréal.

5. Salvador Rosa (1615–1673), poète satirique, acteur, musicien, graveur et peintre italien.

6. Charles Le Brun (1619–1690), est un peintre

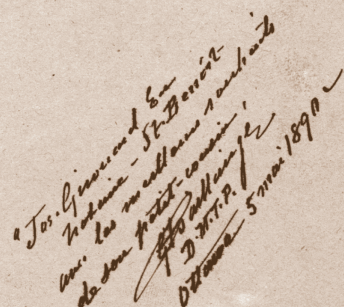
et décorateur français, fils de Nicolas Lebrun, sculpteur. Il est le premier peintre de Louis XIV, directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture et directeur de la manufacture royale des Gobelins. Plusieurs de ses œuvres décorent le château de Versailles.

7. BAC, Feddocs, Lower Canada Rebellion losses claims 1837–1855, volume 3796, n° 1140, *op. cit.*

8. Site Internet de l'Encyclopédie canadienne : < www.

thecanadianencyclopedia.com >.

9. BERTHELOT-GIROUARD, *op. cit.*, p. 73.



23



Fig. 5 La prison neuve de Montréal en 1837-1838, communément appelée la prison du Pied-du-Courant, où Jean-Joseph Girouard réalisa ses portraits de patriotes. Newton Bosworth, *Hochelaga Depicta; or the Early History of Montreal*, 1839, p. 158. Gravure d'après James Duncan. Bibliothèque des livres rares et collections spéciales. Université de Montréal.

Les portraits de patriotes dessinés par Jean-Joseph Girouard ont suivi un parcours tumultueux avant de se rendre jusqu'à nous. Diverses générations de Girouard furent propriétaires de la majorité de ces œuvres d'art. Au fil du temps, certaines œuvres furent vendues, cédées, égarées, acquises, voire peut-être même volées. Le fait de retracer leurs possesseurs actuels n'est donc pas dénué d'intérêt.

De son vivant, Jean-Joseph Girouard est généralement l'unique propriétaire de ses réalisations. Au moment de ses deux incarcérations à la prison du Pied-du-Courant, à Montréal, l'artiste réalise bien des calques de ses œuvres pour quelques-uns de ses compagnons ou leur famille, mais il ne manque pas de conserver les originaux. C'est ce lot d'une centaine de dessins qui sera ultimement cédé à Bibliothèque et Archives Canada.

Vers la fin de l'été 1855, le notaire de Saint-Benoît est atteint de violents excès de toux accompagnés de fièvre importante. Sa santé ne s'améliore guère au fil des jours. Atteint de faiblesse généralisée, il est manifestement victime de la tuberculose et s'éteint le 18 septembre 1855. À la suite de son décès, on observe le premier morcellement de sa collection d'œuvres qui comprend quelques portraits familiaux mais surtout plusieurs dizaines de dessins de patriotes.

Les portraits de la famille Baillairgé

Joseph Girouard, fils de Jean-Joseph, et l'avocat Louis de Gonzague Baillairgé, le cousin de ce dernier¹, héritent des portraits familiaux. Jouissant d'une fortune appréciable, Baillairgé vit pourtant modestement dans son logement de la rue Saint-François (aujourd'hui la rue Ferland) à Québec, logement qu'il n'a « pas quitté depuis son enfance, entouré de quelques meubles de style Louis XV, de livres et de portraits anciens² ». Au XX^e siècle, les portraits des membres de la famille Baillairgé³ deviennent la propriété de Frédéric-Alexandre Baillairgé (1854–1928), curé de Verchères et détenteur des sanguines⁴ de la famille. Les œuvres auraient ensuite cheminé entre les mains de Victor Baillairgé, l'exécuteur testamentaire du prêtre.

Quelques-uns des dessins disparaissent par la suite. Comment expliquer cette situation ? D'après Réjean Olivier, auteur d'un ouvrage biographique sur l'abbé Frédéric-Alexandre Baillairgé, George-Frédéric-Théophile Baillairgé, fils de Pierre-Théophile-Ferdinand Baillairgé et auteur d'un vaste ouvrage sur les familles Girouard-Baillairgé, aurait légué les œuvres aux deux fils nés de son troisième mariage, à savoir Charles-Georges et Pierre Baillairgé, mais « comme ils étaient mineurs, c'est le fils aîné et exécuteur testamentaire de Baillairgé, Frédéric-Alexandre, qui a pris possession des papiers. Il a tenté de les vendre en 1924 à Pierre-Georges Roy, alors archiviste de la province de Québec. L'offre de ce dernier d'acheter 79 volumes de notes historiques et généalogiques, 194 plans, et 1473 cartes pour 1000 \$ a été refusée apparemment, et il semble que la collection ait disparu⁵ ».

Deux certitudes demeurent cependant. D'une part, on sait qu'au début des années 1960, un autre important fonds d'archives sur la famille Baillairgé est acquis par Charles-Arthur Landry, professeur et ancien libraire de Trois-Rivières, qui le conserve dans un grenier jusqu'à sa vente aux Archives nationales du Québec en 1980. C'est peut-être dans cette transaction que le portrait de Thomas Baillairgé, jadis propriété de Joseph Girouard (comme en témoigne l'inscription rédigée sur le dessin en date du 5 mai 1890), se retrouve dans les coffres de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ).

D'autre part, nous pouvons établir que Bernadette Drolet, épouse de Victor Baillairgé, fait don de trois photographies des dessins de Thomas Baillairgé⁶, Pierre-Théophile-Ferdinand Baillairgé et Charlotte Janvrin-Morsley au Musée du Québec en 1975. Le contexte de l'acquisition est d'ailleurs révélateur de l'intérêt de l'institution envers

1. Voir note 4, p. 20.

2. Jean-Marie LEBEL, « Baillairgé, Louis de Gonzague », DBC, vol. XII.

3. Au sujet de ces portraiturés, voir la section 2. BAILLAIRGÉ, *op. cit.*, p. 93-94.

4. Par extension, une œuvre monochrome exécutée avec de la sanguine porte le nom de sanguine.

5. Dana JOHNSON, « Baillairgé, George-Frédéric-Théophile », DBC, vol. XIII; tiré de Réjean OLIVIER,

Vie de l'abbé Frédéric-Alexandre Baillairgé, notre polygraphe québécois, 1854–1928, suivi de notes bio-bibliographiques et généalogiques sur Georges-Frédéric Baillairgé, 1824–1909 [...], 2^e édition,

Joliette, Québec, 1980, p. 196.

6. La photographie du portrait de Thomas Baillairgé appartenant au Musée national des beaux-arts du Québec est celle du portrait original conservé à BAnQ. Voir à ce sujet la section 2.

les membres de la famille Baillairgé. En effet, du 13 mars au 12 mai 1975, le Musée du Québec (devenu aujourd'hui le Musée national des beaux-arts du Québec) met sur pied l'exposition intitulée « François Baillairgé et son œuvre (1759–1830) » dans laquelle figurent les œuvres de Girouard. Enfin, dans une lettre adressée à l'abbé Clément Laurin, le 29 novembre 1973, l'archiviste du Séminaire de Québec, Honorius Provost, confirme par ailleurs l'existence d'un portrait de Louis de Gonzague Baillairgé attribué à Girouard¹.

Les portraits de patriotes

La majeure partie de la Collection Girouard de Bibliothèque et Archives Canada porte évidemment sur les patriotes du Bas-Canada. Peu d'informations nous sont parvenues sur la première passation des portraits d'insurgés. Georges-Frédéric-Théophile Baillairgé allègue que l'artiste « donna plusieurs de ces portraits aux familles des prisonniers, et les autres à la femme de son ami L.-H. La Fontaine [Adèle Berthelot]; ceux-ci sont maintenant [en 1893] en la possession de son beau-frère, le juge Joseph-Amable Berthelot à Montréal, qui les a conservés en souvenir de la lutte mémorable de nos illustres compatriotes auxquels nous devons, en grande partie, les libertés dont nous avons joui depuis² ».

C'est un peu avant 1893 que quelques-uns des portraits de la collection Girouard sont retouchés à la plume par un artiste-dessinateur anonyme avant d'être publiés dans le journal *L'Opinion publique*³.

Le 1^{er} juillet 1879, dans une lettre adressée au juge Berthelot, Hercule Paradis, chef de police à Montréal, transmet ses remerciements après avoir reçu du notable le portrait de son père, Amable Paradis⁴. Cette lettre tend à confirmer que l'associé de Louis-Hippolyte La Fontaine fut longtemps en possession de plusieurs portraits de patriotes.

Selon les notes manuscrites conservées par l'abbé Clément Laurin, à son décès en 1897, le juge Berthelot lègue les portraits à son épouse, Julie-Hélène McEnis (Bédard). Elle-même les cède à sa fille Julie Berthelot qui les transmet à sa fille Hélène Turgeon⁵. Il est probable que ce soit cette dernière qui ait finalement cédé le fonds (ou du moins une bonne partie de celui-ci) à Jeanne Girouard-Décarie, qui en aurait été la propriétaire à compter de 1952⁶.

On connaît peu de chose de la vie de Jeanne Girouard-Décarie⁷, fille de Joseph Girouard et donc petite-fille du notaire patriote. On sait toutefois que, dès 1936, elle « commence à s'intéresser d'une façon active au mouvement coopératif, et participe à l'organisation de coopératives de consommation chez les groupes de langue anglaise de Montréal et des alentours⁸ ». D'une efficacité surprenante, Jeanne Girouard-Décarie devient présidente de la Guilde féminine de la Familiale. « Elle dirigea des efforts d'éducation coopérative et d'action sociale de la Familiale. C'est en cette qualité qu'elle fut appelée à siéger, de 1948 à 1952, au conseil d'administration du Conseil de la coopération⁹. » En 1957, elle est récipiendaire de l'Ordre du mérite coopératif.

Passionnée d'histoire, elle multiplie les efforts afin de faire connaître le parcours de son aïeul. C'est à l'Hospice d'Youville de Saint-Benoît qu'elle écrit nombre d'articles à caractère historique destinés aux journaux de la région. Dans les années 1950, elle entretient une correspondance avec divers archivistes et bibliothécaires du pays afin de faire évaluer l'importance historique de sa collection picturale. Ainsi, le 18 avril 1956, Gustave Lanctôt¹⁰,

1. ACL, lettre d'Honorius Provost à Clément Laurin, 29 novembre 1973.

2. BAILLAIRGÉ, *op. cit.*, p. 78.

3. Les portraits suivants sont publiés dans les pages de *L'Opinion publique* : André Ouimet (21 mai 1873), Wolfred Nelson (1^{er} mai 1873), Pierre Amiot (12 avril 1877), Jean-Olivier Chénier (22 février 1877), les frères Luc-Hyacinthe et Damien Masson (19 avril 1877), la famille Dumouchel (8 mars 1877), l'autoportrait de Jean-Joseph Girouard (2 août 1877), Toussaint-Hubert Goddu (24 mai 1877), Jean-Baptiste Hébert (27 septembre 1877), François Jalbert (27 décembre 1877), François Chicou-Duvert (22 mars 1877), Siméon

Marchesseault (21 juin 1877), Jean-Baptiste Proulx (13 septembre 1877) et Bonaventure Viger (15 février 1877).

4. ACL, lettre d'Hercule Paradis à Joseph-Amable Berthelot, 1^{er} juillet 1879.

5. Hélène Turgeon naît le 18 décembre 1873 et est la fille de Julie Berthelot et de Joseph Turgeon, et la petite-fille du juge Joseph-Amable Berthelot.

6. ACL.

7. Jeanne Girouard-Décarie (1889–1978), fille de Joseph Girouard et de Célanire Plessis-Bélair, est née à Saint-Benoît le 9 novembre 1889. Elle fait ses études au couvent des dames du Sacré-Cœur au Sault-au-Récollet. Elle épouse

Jules-Albert Décarie (Saint-Benoît, 3 mars 1919), fils de Gabriel Décarie et de Véronique Hurtubise. De leur union naîtront Alberte, Jeanne, Carmel et Pierre Décarie. Elle s'éteint au Centre d'accueil de Lachine, le 12 mai 1978. Ses funérailles se déroulent le 16 mai suivant.

8. Site Internet du Conseil québécois de la coopération et de la mutualité : < www.coopquebec.com >.

9. *Ibid.*

10. Gustave Lanctôt (1883–1975), archiviste, historien et journaliste, fait des études classiques au Collège de Montréal, puis en droit à l'Université de Montréal. Il est admis au Barreau en 1907 et

étudie aux universités d'Oxford, de la Sorbonne et de Paris. Il entre en poste comme archiviste des Archives publiques du Canada en 1912, avant d'être archiviste du Dominion (1937–1948). Il est par ailleurs président de la Société historique du Canada, de la Société royale du Canada et de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique. Il est décoré de la Légion d'honneur et professeur émérite d'histoire et de méthodologie à l'Université d'Ottawa.

archiviste aux Archives publiques du Canada, lui écrit en ces termes : « [Je] reçois à l'instant votre liste des portraits extrêmement intéressante. Je vous en fais mon remerciement. C'est une pièce de famille nationale que Québec devra se donner l'honneur de placer un jour dans son musée historique¹. » Le 16 septembre 1957, Mme Girouard-Décarie écrit à Gérard Morisset², directeur du Musée de la province³ :

Parmi mes souvenirs de famille, j'ai 6 portraits au crayon de membres de la famille Baillairgé : Louis de Gonzague, Charlotte Janvrin, épouse de Théophile, madame Pierre-Florent, Marie-Agathe, fille de Pierre-Florent, Théophile, fils de Pierre-Florent, et Thomas, fils de François. Ces portraits par Jean-Joseph Girouard sont fort bien conservés et nous donnent une excellente idée des costumes et coiffures de l'époque. Je possède encore un album contenant 93 portraits et dessins au crayon, faits par J.-J. Girouard pendant son séjour au Pied-du-Courant où il passa le temps à dessiner les portraits des condamnés à l'exil, et à écrire des choses fort intéressantes au sujet des événements de 37–38⁴.

Le 10 août 1959, Gérard Morisset lui répond : « Je me rappelle parfaitement l'après-midi que j'ai passé chez vous à examiner les dessins de votre grand-père Girouard. Depuis ce jour, j'ai eu l'occasion d'acquérir quelques dessins de cet artiste – précisément des patriotes de 1837–1838 ; il les a souvent dessinés avec une verve qui ne s'est jamais démentie⁵. »

D'après Clément Laurin, à la suite d'une initiative de Mme Girouard-Décarie, les croquis de Girouard sont exposés à la Galerie Cartier, rue Saint-Paul à Montréal, du 20 avril au 5 mai 1965⁶. Le propriétaire de cette galerie et promoteur de l'événement est le D^r Herbert Schwarz⁷. C'est l'une des seules occasions où le public a l'occasion d'observer ces profils d'insurgés. Malheureusement, c'est à la suite de cette exposition que certains portraits sont perdus, dont ceux de Ludger Duvernay⁸, François Nicolas⁹, Joseph-Narcisse Cardinal¹⁰, Charles-Elzéar Mondelet¹¹, Ephraïm Knight¹², Louis Perrault¹³ et peut-être un plan de l'intérieur de la prison du Pied-du-Courant réalisé par André Jobin¹⁴.

1. ACL, lettre de Gustave Lanctôt à Jeanne Girouard-Décarie, 18 avril 1956.

2. Gérard Morisset (1898–1970), notaire, historien de l'art et fonctionnaire. Il fait ses études au Collège de Lévis (1911–1918), puis à la faculté de droit de l'Université Laval, avant d'être reçu notaire en 1922. Il a été professeur d'histoire de l'art à l'Université Laval puis directeur du Musée du Québec (1953–1965).

3. Le gouvernement de la province de Québec inaugure en 1933 le Musée de la province, première institution muséale fondée par le gouvernement provincial, qui accueille notamment les archives de la province. C'est en 1963 que l'institution devient le Musée du Québec. En 2002, il prend définitivement le nom de Musée national des beaux-arts du Québec.

4. MNBAQ, archives institutionnelles, série Gérard Morisset, lettre de Jeanne Girouard-Décarie à Gérard Morisset, 16 septembre 1957

5. ACL, lettre de Gérard Morisset à Jeanne Girouard-Décarie, 10 août 1959.

6. ACL.

7. Herbert T. Schwarz est un médecin, poète, écrivain et collectionneur d'œuvres d'art né à Lvov, en Pologne, le 2 mars 1921. Diplômé en médecine interne en Angleterre, il pratique la médecine à Tuktoyaktuk, dans l'Arctique. Il est spécialiste de

l'art inuit et collectionneur d'antiquités québécoises et auteur du livre d'art *Homage à Picasso* (1983). Schwarz s'éteint à Québec le 12 janvier 1999.

8. Ludger Duvernay (1799–1852), est un imprimeur, éditeur, journaliste, fonctionnaire et homme politique. Il a pour parents Joseph Crevier Duvernay et Marie-Anne-Julie Robbert de La Morandière. Il épouse Marie-Reine Harnois (Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup (Louisville), 14 février 1825). Après avoir fondé plusieurs journaux au Bas-Canada, il acquiert *La Minerve*, le plus important journal patriote de langue française. Duvernay est incarcéré à quatre reprises pour diffamation. Il est par ailleurs connu comme étant le fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste. Il est élu dans Lachenaie le 26 mai 1837. Il s'exile au Vermont (1837–1842), où il publie *Le patriote canadien*.

9. François-Stanislas Nicolas (Nicholas) (1797–1839), instituteur de l'Acadie, est le fils d'Étienne Nicholas et de Louise Borgia-Levasseur. Il est élevé par son oncle François Borgia, avocat et député de Québec et fait des études au Séminaire de Québec. Il participe aux batailles de Saint-Denis et d'Odelltown puis est incarcéré au Pied-du-Courant du 23 janvier au 7 septembre 1838. Bien qu'acquitté du meurtre de

Joseph Armand dit Chartrand, il est exécuté le 15 février 1839.

10. Joseph-Narcisse Cardinal (1808–1838), notaire, administrateur scolaire, officier de milice et homme politique. Il est le fils de Joseph Cardinal, cultivateur, et de Marguerite Cardinal. Il étudie au Petit Séminaire de Montréal (1817–1822), puis apprend le droit à Châteauguay avant d'être reçu notaire en 1829 et d'épouser Eugénie Lemaire-Saint-Germain (Montréal, 31 mai 1831). Il est élu député sans opposition dans La Prairie en 1834. Appréhendé par des Amérindiens à Caughnawaga (Kahnawake). Incarcéré au Pied-du-Courant le 4 novembre, il est pendu le 21 décembre 1838.

11. Charles-Elzéar Mondelet (1801–1876), avocat et juge, est le fils de Jean-Marie Mondelet, notaire influent et député de Montréal, et de Charlotte Boucher de Grosbois. Il est le frère cadet de Dominique Mondelet, député de Montréal. Reçu au barreau le 30 décembre 1822, il épouse Mary Elizabeth Henrietta Carter à Montréal, 21 juin 1824. En 1834, il prend position contre les 92 Résolutions. À la suite de l'insurrection de 1838, il défend les patriotes François Nicolas, Amable Daunais et Joseph et Gédéon Pinsonnault, tous accusés du meurtre de Joseph Armand dit Chartrand. En 1839, il défend François Jalbert, accusé du meurtre du lieutenant George Weir. Dans

les deux causes, il affirme que ses clients ont commis des actes politiques et non des actes criminels.

12. Ephraïm Knight (1786–1868), né à Shrewsbury (Vermont), le 27 février 1786, fils de d'Amos Knight et d'une prénommée Susannah. Établi dans les Cantons-de-l'Est jusqu'en 1812, il réside ensuite à Saint-Armand, puis à Dunham et Bedford, où il tient un commerce. Il épouse Philenda (Phelinda) Beenan (Dunham, 23 décembre 1819). Élu député patriote de Missisquoi en 1834, il est emprisonné au Pied-du-Courant du 5 au 11 janvier 1838. Il fait en outre partie de l'ordre des francs-maçons. Il décède à Stanbridge, le 3 février 1868.

13. Louis Perrault (1807–1866), libraire, éditeur et imprimeur. Fils de Julien Perrault, boulanger, et de Marie-Euphrasine Roy, il est le frère aîné du député de Vaudreuil Charles-Ovide Perrault. Perrault épouse Marguerite Roy (Montréal, 11 juin 1833). Il pendant un temps l'imprimeur du journal patriote anglophone *The Vindicator*. Il se réfugie aux États-Unis jusqu'en 1839, où il collabore avec Ludger Duvernay.

14. Selon les notes de Clément Laurin (ACL), ce plan de la prison aurait été donné à J. Raymond Deneault, historien des arts anciens du Québec et cinquième président de la Fédération des Sociétés d'histoire du Québec.

Selon Laurin, Jeanne Girouard-Décarie aurait d'abord offert sa collection aux Archives de la province de Québec, qui l'aurait refusée en raison du prix de vente de 50 000 \$ jugé trop élevé. À défaut de léguer le fonds à Québec, elle fait photographier ses esquisses historiques et cède les reproductions aux Archives publiques du Canada à l'automne 1965. En effet, d'après l'Inventory Sheet (dossier 714-34) de Bibliothèque et Archives Canada, les Archives ont acquis une collection de 96 copies de photos prises par le National Film Board (Office national du film)¹. Parmi celles-ci se trouvent notamment une photographie d'un portrait et un autoportrait de Jean-Joseph Girouard, deux lithographies, la vue des ruines de Saint-Benoît, ainsi que 91 portraits de prisonniers patriotes. Ce fonds est d'abord connu sous le nom de Collection Jean-Joseph Girouard.

Après le décès de Jeanne Girouard-Décarie en 1978, c'est son fils Pierre Décarie qui, au dire de l'abbé Laurin, conserve les portraits dans une voûte d'une succursale de la Banque de Montréal. Selon Béatrice Chassé, spécialiste de Jean-Joseph Girouard, c'est Pierre Décarie qui est le dernier propriétaire de ces 102 représentations².

Après avoir fait l'acquisition des photographies des portraits de patriotes, les Archives publiques du Canada, par le biais de son représentant, Georges Delisle, directeur de la division de l'iconographie, acquièrent finalement la totalité du fonds des quatre légataires de Jeanne Girouard-Décarie, à savoir ses enfants Alberte, Jeanne, Carmel et Pierre Décarie. Le 21 septembre 1984, le fonds est donc cédé aux archives fédérales pour un montant de 50 000 \$, chacun des quatre descendants recevant un quart de la somme. Dans le cadre de cet accord, les œuvres sont authentifiées par une déclaration d'authenticité (ou de bien culturel) réalisée par Douglas Schoenherr, chef de la section de l'art documentaire de la division de l'iconographie, aux Archives publiques du Canada. Le Fonds Jean-Joseph Girouard se trouve ainsi conservé à Bibliothèque et Archives Canada depuis 1984, où il est accessible au public.

Les inédits

Il convient par ailleurs de retracer l'histoire des dessins inédits qui ne proviennent pas du Fonds Jean-Joseph Girouard, mais plutôt d'autres fonds d'archives ou de collections privées.

Ainsi, le portrait de Pierre-Ignace Malhiot, attribué au notaire Girouard, est vendu par Jules Lamothe au Musée de la province en 1957. L'institution acquiert aussi des mains de William P. Wolfe³, libraire spécialisé en livres rares et anciens, les profils de Joseph-Amable Berthelot (père), Robert-Shore-Milnes Bouchette, François Jalbert et Wolfred Nelson. Le contrat de vente, daté du 15 juin 1959, fixe le prix d'achat de chaque dessin à 60 \$.

Pour sa part, le portrait de Louis-Isaac Larocque provient du fonds de l'historien Robert-Lionel Séguin, qui l'a acquis dans le cadre de ses longues recherches. Sa collection de plusieurs milliers d'œuvres est par la suite cédée à l'Université du Québec à Trois-Rivières en 1983, où il enseigne pendant plus de 10 ans.

Nous savons peu de chose du portrait de François-Xavier Desjardins attribué à Girouard, mais nous pouvons toutefois établir qu'il se retrouve entre les mains d'un antiquaire de Québec qui l'aurait ensuite vendu à Denis St-Martin, réputé collectionneur d'artéfacts des patriotes de 1837-1838.

Par ailleurs, nous disposons de peu d'informations au sujet du portrait d'Alexandre Fournier, commis-marchand de Sainte-Scholastique. On sait toutefois qu'il s'agit d'une œuvre totalement inédite, puisqu'elle n'avait jamais été répertoriée auparavant. Ce portrait a fait partie de la collection de l'antiquaire montréalais Jean Lacasse, dont le commerce était situé avenue Van Horne à Montréal. C'est vers 2002 que le marchand cède le portrait du jeune patriote au mécène Pierre Bourgie, fortement impliqué dans la vie culturelle québécoise, en tant que président de la Société financière Bourgie et fondateur de la Fondation Arte Musica, en résidence au Musée des beaux-arts de Montréal. Depuis 2002, cette représentation est ainsi conservée au sein de la collection personnelle de Pierre Bourgie.

1. BAC, Fonds Jean-Joseph Girouard, R5796-0-1-F, Inventory Sheet (dossier 714-34), n° d'accession 1965-78, 1 à 96.
2. CHASSÉ, *loc. cit.*

3. D'après *The Gazette* (14 février 1993), William P. Wolfe naît à Regina (Saskatchewan) vers 1910. Il a vécu dans le quartier Westmount à Montréal

et y a tenu une librairie (1956-1986). Il s'éteint à Montréal, le 8 janvier 1996 (renseignements fournis par le département des collections spéciales

et des livres rares de l'Université McGill).

« Je suis celui des prisonniers qui supporte le mieux la détention, non que j'aie la présomption d'avoir plus de fermeté d'âme ou de courage que les autres, mais parce que je me suis fait des occupations qui emploient presque tous mes instants et ne me laissent guère le temps de faire de la bête noire. »

Lettre de Jean-Joseph Girouard
à son épouse, 17 avril 1838